

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 28 (1998)
Heft: 6: a

Artikel: Il n'y a plus d'enfants!
Autor: Denuzière, Maurice
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-826710>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Il n'y a plus d'enfants!

par Maurice Denuzière

Argan s'en plaignait déjà dans le *Malade imaginaire*, mais Molière ne pouvait imaginer que, trois siècles après sa mort, ce mot de théâtre prendrait une signification d'une tonalité plus grave, deviendrait quelquefois un constat affligeant.

Il semble, en effet, que le monde contemporain s'ingénie à priver les enfants d'enfance et je n'évoquerai pas ici le drame de la prostitution et du travail.

Dans nos sociétés évoluées, nombreux sont les parents bien intentionnés, qui pour mieux préparer leurs fils et leurs filles à affronter les difficultés de la vie avec, parfois, l'arrière-pensée d'en faire des surdoués ou des champions, imposent à leurs rejetons des études précoces, des activités multiples, des loisirs organisés. Ignorent-ils que l'enfance est l'âge du rêve, du dilettantisme, de la libre expression, de la paresse admise?

Les crèches, si utiles pour accueillir les enfants de ceux qui travaillent, sont peuplées de bambins. Les pédagogues modernes, sous prétexte d'éveiller des talents supposés, ont inventé des jeux censés développer des aptitudes dont personne n'est certain que les chers petits les possèdent. On peut, certes, toujours espérer qu'un bébé habile au jeu de construction fera un architecte, qu'un barbouilleur enthousiaste deviendra peintre abstrait, qu'une fillette apte à aligner des carrés et des triangles sans les confondre ni les mélanger pourra prétendre à la profession de trieuse de diamants à la De Beers!

Sortis de l'ambiance douillette de la crèche aux premiers temps de la «grande école», où l'on doit apprendre l'essentiel, ces enfants se voient souvent offrir la camaraderie d'un ordinateur, grâce auquel ils devraient assimiler sans effort l'algèbre, la géographie, la géométrie dans l'espace et la langue anglaise, qui, d'après un pédagogue français de haut rang, ne doit plus, à l'époque de la mondialisation, être considérée par qui-conque comme une langue étrangère!

Pour faire bonne mesure, certains parents, soucieux de donner des chances supplémentaires à leurs enfants, inscrivent ces derniers à des cours de chinois ou d'arabe, suivant l'idée qu'ils se font de l'avenir de la planète! Si un enfant a quelques difficultés à tenir le rythme du programme, les parents ajoutent des cours dits de rattrapage, afin que leur

progéniture poursuive ses études avec une chance de les rattraper!

Les fillettes sont soumises au même programme que les garçons, y compris les cours d'éducation sexuelle, avec, en perspective, une réussite professionnelle identique dans la banque, l'aéronautique ou l'administration des impôts. Leurs programmes ont, en revanche, été allégés d'enseignements autrefois dispensés à leurs grands-mères, couture, cuisine, puériculture, maintien, etc. De ce fait, la maîtresse de maison est une race en voie d'extinction.

Pour sacrifier à la culture – «mot éventé et souvent employé avec irreflexion», écrivait déjà, en 1931, Ernst Robert Curtius –, des garçonnetts et des fillettes, qui préféreraient lire, rendre visite aux singes du zoo, collectionner des timbres ou jouer au chef de gare, sont condamnés, deux ou trois fois par semaine, à tapoter sur un clavier ou à racle des cordes, à moins qu'on ne les oblige à souffler dans un trombone à piston ou une clarinette!

★★★

Appliquant le vieil adage de Juvénal *mens sana in corpore sano*, de nombreux parents exigent encore de leur enfant qu'il pratique les sports, même si l'intéressé paraît plus doué pour la scène que pour le stade. On a vu de telles réussites financières chez des cancre devenus footballeurs qu'un père prévoyant ne peut négliger l'exutoire du muscle, quand l'esprit n'est pas à la hauteur des ambitions parentales. Athlétisme, judo, karaté, football, natation, ski, tennis sont des classiques, moins gratifiants cependant que l'escalade, le canoë-kayak, le surf, l'équitation, l'escrime. Si l'enfant peu scolaire, suivant l'expression consacrée, montre quelques dispositions pour une discipline inscrite au tableau olympique, il court le risque de se voir poussé, de concours régionaux en compétitions internationales, par des géniteurs vénaux, impatientes d'en faire un champion. Jusqu'au jour où, exténué et déçu, il tombera de la dernière marche du podium en confessant qu'il eût préféré être gardien de phare ou poète énigmatique.

On pourrait espérer que ces enfants, dont l'emploi du temps rebuterait un adolescent de bonne constitution, trouvent au sein du foyer familial le temps

de vivre leur enfance. Hélas, fatigués par les cours, la fréquentation attentive de l'ordinateur et de multiples activités annexes, ils s'effondrent sur le canapé, devant la télévision, passant ainsi d'un écran à l'autre, pour se gorger de films niais ou violents, à moins qu'ils ne choisissent de régler virtuellement leur compte aux adultes, par l'intermédiaire de Super Mario, le petit plâtrier électronique japonais de Nintendo.

★★★

Reste l'évasion des fins de semaine, à la montagne ou à la campagne. Mais, là encore, l'enfance est malmenée. Cent kilomètres d'autoroute, les embouteillages du départ et du retour le dimanche soir, avec révision des leçons dans la voiture de papa, le repas expédié au micro-onde, le coucher tardif, la nuit trop courte, expliquent, tous les instituteurs vous le diront, que, le lundi matin, les jeunes élèves, blêmes, somnolents, muets, ont oublié le théorème cependant bien appris et tentent vainement de fixer leur attention sur un accord de participe passé.

Autrefois, nous faisons d'une boîte à chaussures un paquebot, d'un couvercle de casserole un volant de camion, d'un balai un cheval, tandis que nos sœurs tenaient épicerie avec des haricots secs, rendaient la monnaie en boutons de culotte et s'attifaient d'un rideau fané pour faire princesse. Nos parents ne nous accablaient pas de cours supplémentaires, n'exigeaient pas que nous parlions russe, ne nous obligeaient pas à sauter à la perche. Ils ne voyaient en nous ni prix Nobel ni champions de tennis. Ils nous laissaient la libre disposition de notre imagination, admettaient nos rêvasseries, ne nous imposaient que de moucher notre nez, de céder le passage aux dames et d'apprendre nos leçons. En ce temps-là, nous pouvions lire, écrire et compter à cinq ans, sans le secours de l'ordinateur et de la calculette. Les filles savaient, en outre, coudre un bouton et monter une mayonnaise, ce qui n'empêchait pas les plus douées de décrocher, à vingt-trois ans, une agrégation de latin-grec ou un doctorat de chimie.

Mais en ce temps-là, il y avait encore des enfants.

Maurice Denuzière